

LE RENDEMENT ACADÉMIQUE AU BACCALAURÉAT

Christian Baudelot *, Roger Establet **

RÉSUMÉ. L'analyse statistique des rendements des lycées au baccalauréat n'aboutit pas à reconduire des constats fatalistes sur les déterminismes lourds pesant sur les scolarités. Des marges de jeu permettent aux établissements de tirer des partis différents d'une même donne. Entre les déterminismes macrosociaux et les performances propres à chaque établissement, s'interposent des variations régionales.

• BACCALAURÉAT • GÉOGRAPHIE SCOLAIRE • PALMARÈS DES LYCÉES

ABSTRACT. The statistics analysis of the productivity of secondary schools to A-levels does not result in renewing fatalistic reports on heavy determinisms. Some important margins allow secondary schools to take different advantages from an equal start. Between macro-social determinisms and results specific to each secondary schools, significant regional variations intervene.

• A-LEVEL • SCHOOL GEOGRAPHY • LIST OF TOP SECONDARY SCHOOLS

RESUMEN. El análisis estadístico de los rendimientos de los institutos de segunda enseñanza al bachillerato no conduce a observar nuevos fracasos con lo que se refiere a los determinismos que pesan mucho sobre las escolaridades. Las importantes márgenes permiten a los establecimientos sacar diferente partido de un mismo reparto. Entre los determinismos macro-sociales y los resultados propios a cada establecimiento, se interponen variaciones regionales.

• BACHILLERATO • GEOGRAFÍA ESCOLAR • CLASIFICACIÓN DE LICEOS

On savait que, face au bac, les performances des élèves étaient très inégales : un enfant d'ouvrier a aujourd'hui encore entre huit et neuf fois moins de chances qu'un enfant de cadre de décrocher son baccalauréat. Mais les taux de réussite au bac enregistrés par les lycées sont aussi très inégaux : ils varient pour l'ensemble de 16 à 100%, les deux tiers des établissements ayant un taux compris entre 66 et 85%.

Compte tenu de son potentiel social et scolaire, un lycée fait-il mieux, moins ou autant que ce qu'il devrait faire ? Des données nouvelles, publiées par la Direction de l'évaluation et de la prospective du ministère de l'Éducation nationale, offrent les moyens de répondre à cette question. D'emblée, l'accent est mis sur la valeur ajoutée, sur le rendement du travail pédagogique, c'est-à-dire sur la façon dont un établissement fait, tout au long de la scolarité, progresser, stagner ou régresser les élèves qui lui sont confiés, compte tenu du contexte scolaire et social dans lequel il

s'inscrit. Les lycées ne sont plus jugés sur ce qu'ils sont mais évalués sur ce qu'ils font. S'ouvrent alors, dans les franges des déterminismes sociaux, des marges de jeu non négligeables que les établissements exploitent avec des bonheurs divers.

Tous les établissements ne tirent pas un égal parti de leur potentiel de départ. Sur les 1242 lycées généraux et polyvalents sur lesquels nous disposons de données (la totalité des établissements publics et 130 lycées privés sur 870), 87 obtiennent des résultats faibles à partir d'un potentiel faible ; 171, des résultats moyens à partir d'un potentiel moyen ; et 152, des résultats forts à partir d'un potentiel fort. Un lycée sur trois se contente de laisser jouer, sans les contrecarrer ni les amplifier, les déterminants culturels et sociaux de la réussite scolaire.

Deux lycées sur trois, en revanche, réussissent à conjurer leur destin, négativement ou positivement. Certains aggravent la

* École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, 75005 Paris

** Laboratoire méditerranéen de sociologie, École des hautes études en sciences sociales, Hospice de la Vieille Charité, 3-5 avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence, cedex 1

situation de départ : c'est le cas d'un lycée faible sur deux, d'un lycée moyen sur trois et de moins d'un lycée fort sur trois. D'autres l'améliorent au contraire souvent dans des proportions considérables. C'est le cas de moins d'un lycée fort ou moyen sur trois, et d'un lycée faible sur quatre.

La relation entre le niveau initial et le rendement n'a pas disparu : la corrélation est forte entre le taux de réussite observé et le taux attendu. Les lycées à faible potentiel aggravent plus et améliorent moins que les lycées dotés d'un potentiel supérieur. Mais les marges de jeu observées interdisent de considérer le résultat final comme un simple décalque de la donnée initiale : 79 lycées à faible potentiel font mieux ou beaucoup mieux que l'attendu et 125 lycées à fort potentiel moins ou beaucoup moins. C'est parmi les lycées généraux que l'aggravation d'une situation faible au départ est la plus fréquente. Et de beaucoup !

Comment ces différences se distribuent-elles dans l'espace national ?

Le «palmarès cartographique», établi à partir de la moyenne des performances de chaque établissement par département met en tête les académies où abondent les établissements de grande efficacité pour amener au succès les élèves entrés en seconde; en queue, les académies où ces établissements sont rares. Il donne une première idée de l'éventail des établissements efficaces propre à chaque académie. Mais il faut le compléter, et éventuellement le corriger, par un «classement» qui tienne compte de la taille des établissements au sein de chaque académie.

En tête de notre carte, les académies de Rennes, Rouen, Orléans, Poitiers, Limoges et Clermont-Ferrand ont d'excellentes places, confirmées par la moyenne académique. Mais Toulouse, où les établissements efficaces regroupent beaucoup d'élèves, rejoint presque le groupe de tête par sa moyenne (103). Et, dans ce second classement, Besançon fait mieux encore et partage la première place avec Rennes.

Dans le peloton central, les académies se classent à peu près de la même manière, quelle que soit la mesure. Mais il faudrait déclasser Créteil et Aix-Marseille, dont les moyennes académiques sont catastrophiques. Créteil ne fait pas trop mauvaise figure pour sa proportion d'établissements efficaces (11%) ou très efficaces (10%). Mais l'académie est grevée par le poids des lycées très

Les statisticiens de la DEP publient pour chaque lycée :

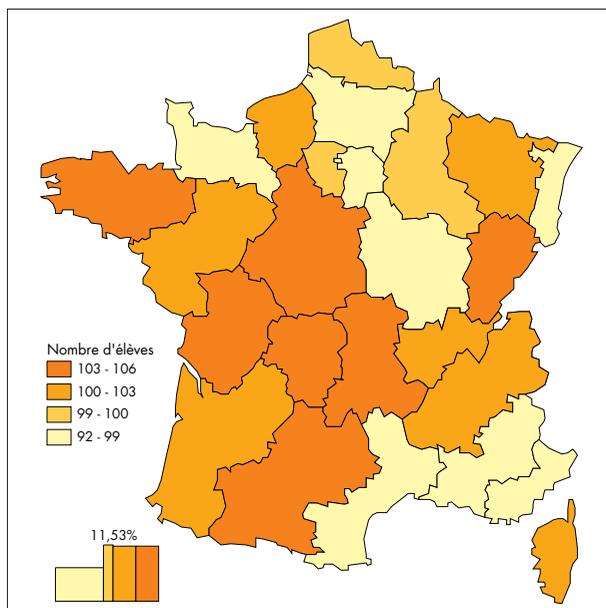
• *Un taux de réussite observé à moyen terme, calculé sur l'ensemble de la scolarité lycéenne. Ce taux évalue la probabilité d'un élève entrant en seconde d'être reçu au bac après avoir accompli toute sa scolarité dans ce lycée, quel que soit le nombre d'années nécessaires. Cet indicateur mesure des qualités de fond : l'efficacité du travail accompli par le lycée de la seconde à la terminale. Il est aussi plus vertueux puisqu'il pénalise les établissements qui, pour maximiser leurs taux de réussite instantanés (les seuls dotés d'une visibilité médiatique), multiplient les mouvements d'entrée-sortie entre la seconde et le baccalauréat : élimination des mauvais élèves et aspiration des meilleurs élèves provenant des établissements voisins. Mais il est aussi défavorable à ces lycées voisins, qui se voient dégarir chaque année de leurs meilleurs éléments au profit des établissements sélectifs. En 1996, ce taux allait de 8 à 90% avec une moyenne générale de 64%. On ne dispose de cette donnée que pour 1 532 lycées : 1 398 lycées publics (sur 1 436), 134 lycées privés (sur 870).*

• *Un taux de réussite attendu pour ce même indicateur. Pour chaque établissement est estimé, en fonction de l'origine sociale et de l'âge de ses élèves le taux de réussite que ce lycée devrait atteindre, si chacun de ses élèves se comportait comme l'ensemble des candidats de même âge et origine sociale.*

La mise en rapport des taux de réussite et des taux attendus permet de se faire une idée du rendement ou de la valeur ajoutée par chaque établissement. Selon que les taux observés seront supérieurs, égaux ou inférieurs aux taux attendus, les lycées seront réputés faire progresser, stagner ou régresser leurs élèves. On ne mesure plus des différences de milieu social entre les lycées mais le rendement du travail pédagogique, c'est-à-dire la façon dont les équipes d'enseignants exploitent les marges de jeu qui sont à leur portée.

inefficaces (40%). À Aix-Marseille, le cas est légèrement différent : le faible poids des établissements à bon ou très bon rendement (17%) classerait l'académie dans les avant-dernières. Mais c'est la proportion des établissements en-dessous de la moyenne (63% !) qui la fait encore reculer d'un cran.

La Corse est injustement traitée par un seul indicateur : l'académie ne compte aucun établissement très performant, d'où sa position de lanterne rouge sur la carte des établissements performants. Mais trois établissements à bon rendement regroupent 40% des élèves. Si l'on tient compte de sa moyenne, la Corse se classe, au 9^e rang des académies nationales, ex aequo avec Grenoble, Lyon et Nantes.



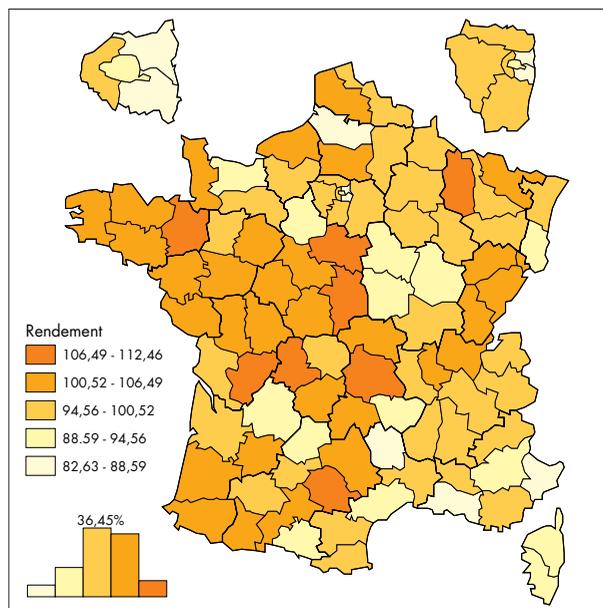
1. Le rendement par académie. Si tous les élèves d'une académie obtenaient au bac un score conforme à ce que laisse attendre la composition sociale du public scolaire de cette académie, la moyenne de chaque académie serait 100. Il en va autrement, certains font mieux et d'autres moins bien. Dans l'académie de Rennes, les élèves font, en moyenne, mieux au bac que le score attendu (de 103 à 106). Dans celle d'Aix-Marseille, par contre, ils font en moyenne, beaucoup moins : de 91 à 92. L'unité retenue ici est la proportion d'élèves reçus.

Enfin, il y a les traînants, quel que soit l'indicateur de rendement choisi : Nice, Paris, les Antilles, la Réunion ; et les avant-derniers sur la carte qui sont ramassés par la voiture balai de la moyenne : Aix-Marseille et Créteil. C'était les mêmes en 1994.

Plusieurs leçons de ce tour de France

Dans les contrastes départementaux, régionaux ou académiques, les différences de rendement pèsent plus lourd que les différences de potentiel. Dans une analyse factorielle, le premier axe distingue les départements efficaces de ceux qui gaspillent leur potentiel.

Dans cette cartographie des rendements, des massifs se dessinent nettement. Du côté de l'efficacité scolaire, les académies de l'Ouest (Rennes, Nantes, Poitiers ainsi qu'une partie des académies de Caen et de Rouen), de l'autre, les académies du Midi (Nice, Aix-Marseille et Montpellier, naguère en tête de tous les palmarès scolaires), auxquelles viennent s'ajouter les académies de Dijon, d'Île-de-France et une partie de celle d'Amiens. Cette opposition est lisible dans un



2. Le rendement par département. Si tous les établissements d'un département obtenaient au bac un score conforme à ce que laisse attendre la composition sociale de leur public, la moyenne de chaque département serait 100. Il en va autrement, certains font mieux et d'autres moins bien. Dans le Finistère la moyenne des établissements font mieux au bac que le score attendu (de 100 à 106). Dans les Alpes-Maritimes, par contre, ils font, en moyenne, beaucoup moins : de 82 à 88. L'unité retenue ici est l'établissement.

grand nombre d'autres mesures d'efficacité : retard scolaire en fin de CM2, taux d'accès au baccalauréat en 1994, acquisitions des élèves au CE2 et en 6^e, évolution accentuée des performances des conscrits aux tests de présélection.

La France du Nord et de l'Est – de l'Alsace à la Picardie – se caractérise par des résultats faibles, alors que les académies de Toulouse, Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble et Besançon obtiennent de bons résultats. Il s'agit d'une nouvelle géographie scolaire, où de vieilles capitales universitaires (Paris, Strasbourg, Montpellier, Aix-en-Provence) semblent avoir perdu leur effet d'entraînement sur l'ensemble de l'école. Aucune variable sociologique simple ne peut rendre raison de cette nouvelle distribution spatiale : devant la suprématie de l'Ouest, on pense évidemment au surcroît de dynamisme induit par la concurrence entre le public et le privé. Mais les cartes du secondaire privé et de l'efficacité de réussite au baccalauréat sont décorréélées. Il en va de même pour la distribution des boursiers, des professeurs agrégés, des enseignants jeunes ou âgés, du nombre d'élèves par enseignants. La cartographie scolaire enregistre des dynamiques régionales qui ne se réduisent pas à des relations simples.